On ne choisit pas le pays ou la famille dans lesquels on naît, et par conséquent la communauté à laquelle nous appartenons, bien souvent, nous est imposée. Cela veut-il dire que nous n'avons aucune envie de côtoyer nos semblables ? Que nous n'avons pas de curiosité à leur égard ? C'est la position de Chamfort qui affirme : « La société serait une chose charmante, si l'on s'intéressait les uns aux autres. »

Il est intéressant de comparer cette vision des choses avec les pièces d'Eschyle *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliantes*, avec le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *L'Âge de l'innocence* d'Edith Wharton. Nous pouvons donc affirmer que, parfois, nous subissons notre environnement, sans vraiment avoir de joie à nous y trouver ; mais parfois aussi nous avons un sentiment de proximité, de vraie communion avec les autres. Au bout du compte, pour que nous ne restions pas étrangers les uns aux autres à l'intérieur même d'une société, il faut rappeler constamment à ses membres ce qui les rassemble et ce qui leur est commun.

Dans certains cas, le fait d'être membre d'une communauté ne signifie pas autre chose qu'une proximité sur un territoire :

Dans les pièces d'Eschyle, Étéocle et Polynice ont beau être membres d'une même cité et d'une même famille, ils ne sont pas sur la même longueur d'onde ; ils ont rompu le dialogue, et même le cœur, qui a tout intérêt à la défaite des assiégeants, ne peut s'empêcher d'avoir un frisson à la pensée que le fer va les départager.

Chez Spinoza, l'appartenance à une communauté procède avant tout d'un choix pratique : « pour vivre dans la sécurité » et non « misérablement », il faut renoncer à son droit souverain de nature.

Chez Edith Wharton, ceux même qui appartiennent à la bonne société de New York se trouvent souvent exposés au mépris ou à l'indifférence de leurs semblables : Mrs Struthers est rejetée, Emerson Sillerton ou les Blenker sont marginalisés sans raison valable.

Mais parfois la communauté manifeste un esprit de corps, soude les rangs et tient compte de chacun de ses membres.

Dans le *Traité théologico-politique*, c'est la justice qui attribue à chacun ses droits, et la loi qui garantit que personne n'est lésé par qui que ce soit. La Révélation n'a-t-elle d'ailleurs pas établi que l'amour du prochain est une obligation ?

Dans *L'Âge de l'innocence*, c'est la famille Mingott qui montre sa solidarité, d'abord quand le repas qu'elle a organisé en l'honneur d'Ellen est boycotté par les autres familles, puis quand elle se coalise pour sauver le mariage de May.

Chez le dramaturge grec, c'est la cité de Thèbes qui se montre soudée face à l'assaut qui la menace : femmes, enfants, vieillards sont menacés de mort ou d'esclavage, et Étéocle les rallie à son panache pour organiser une défense de tous par chacun.

Mais ce souci des autres ne peut exister de façon permanente, il tend à s'épuiser au fil du temps et doit être réactivé à intervalles réguliers.

On le voit chez la romancière américaine avec les bals et les concours de tir à l'arc qui ponctuent la vie de la bonne société new-yorkaise : c'est l'occasion de se revoir, de cultiver les liens, et même de favoriser les unions entre les membres de la communauté comme les Dagonet et les Van der Luyden dont plusieurs représentants ont uni les familles.

Chez Eschyle, les cultes communs sont aussi l'occasion de rappeler les liens familiaux, comme le montre le dialogue de Pélasgos et des suppliantes, qui les amène à rappeler l'histoire mythologique d'Io, leur ancêtre commun.

Enfin, le philosophe néerlandais rappelle le rôle important des fêtes juives, qui rassemblent le peuple autour de son récit fondateur : on ne peut « rien trouver de plus efficace pour fléchir les âmes des hommes »...

En définitive, il est vrai qu'un certain anonymat peut régner dans la communauté, mais il peut s'y trouver aussi un vrai souci de l'autre et de son bien-être. Cela nécessite cependant d'être réactivé périodiquement par des cérémonies ou des célébrations qui ravivent le souvenir des origines du groupe.

Cela est sans doute plus facile dans des villages ou des familles peu étendues, car on a vite fait, avec des groupes plus importants, de perdre de vue et d'ignorer ceux qui sont supposés être nos proches. Comme le soulignait Balzac, la ville est le lieu où l'anonymat règne, et Paris, pour lui, est un « désert peuplé » pour cette raison.